

WALTER MELIGA

LE « *SEN* » DE BERTRAN DE BORN*

Beaucoup de *sirventes* de Bertran de Born sont accompagnées dans certains chansonniers de *razos* qui en donnent un commentaire, de caractère historique et anecdotique. Il s'agit là d'un *corpus* très remarquable sous plusieurs aspects : premièrement, il s'agit du plus grand ensemble de *razos* dédiées à un seul troubadour ; deuxièmement, il concerne le « noyau le plus fort » des poèmes de Bertran⁴ ; finalement, du point de vue de l'histoire culturelle, ces *razos* nous offrent beaucoup d'éléments sur la vie des cours seigneuriales, en particulier celles des Plantagenêt, où la communication et la circulation des idées jouaient un rôle déterminant.

Dans les cours, on parlait et on racontait beaucoup – comme Walter Map et Jean de Salisbury nous le disent, non sans un certain ennui : les sujets de ces

* Cette communication est la version française, avec quelques ajouts, de mon intervention au Congrès de Messine en 2007 (« Fama e *rumeurs* negli ambienti trobadorici del XII secolo : il *sen* di Bertran de Born », dans *Comunicazione e propaganda nei secoli XII-XIII*. Atti del convegno internazionale (Messina, 24-26 maggio 2007), éd. par R. Castano, F. Latella et T. Sorrenti, Roma, 2007, p. 469-477).

⁴ Cf. (aussi pour la bibliographie précédente) W. Meliga, « La raccolta con *razos* di Bertran de Born », dans *Studi di Filologia romanza offerti a Valeria Bertolucci Pizzorusso*, éd. par P. G. Beltrami, M. G. Capusso, F. Cigni, S. Vatteroni, Pisa, 2006, p. 955-991.

conversations devaient inclure des bavardages ou des historiettes sur les personnages de la cour, le seigneur, sa « famille », et surtout son épouse, qui allait y prendre un rôle toujours plus important au fur et à mesure que la société courtoise se développait ; on écoutait des relations d'événements politiques et militaires en cours ; enfin des contes, d'origine littéraire et surtout folklorique, qui ont joué un rôle déterminant dans le développement de la littérature vulgaire du Moyen Âge⁵. A ces bavardages et aux récits qui en sont dérivés nous devons certainement la conservation de beaucoup d'informations sur le monde médiéval en général, mais aussi sur la vie culturelle et littéraire de l'époque et sur la personnalité de certains auteurs.

Pour en revenir à Bertran de Born et à ses *razos*, je ne traiterai pas des caractères de la communication et de la propagande politique qu'on peut déceler dans ses *sirventes*⁶, mais plutôt d'un aspect qui concerne la figure même de Bertran, aspect déjà présent dans ses poèmes, puis développé en forme de narration dans la *razo* certainement la plus attrayante parmi celles qui composent le *corpus* qui lui est dédié. Je laisserai également de côté la question de la rédaction définitive du *corpus* des *razos* de Bertran et, à un niveau plus général, celle des origines et de la fonction originale de ce genre de commentaires. De la même façon, nous ne tiendrons pas compte de la vérité événementielle de ce que ces textes nous racontent pour nous concentrer sur leur relation avec les poèmes qu'ils accompagnent et sur les liens qu'on peut établir ou même supposer avec d'autres textes ou d'autres formes de communication, en particulier celle, non structurée, que nous avons mentionnée à propos de la vie des cours.

La *razo* qui nous intéresse est celle qui porte le n° XI, L dans l'édition Bouthière-Schutz, relative au poème *BdT* 80.32 *Pos lo gens terminis floritz*, l'un des deux

⁵ Cf. G. M. Cantarella, *Principi e corti. L'Europa del XII secolo*, Torino, 1997, pp. 114-115. On trouvera des descriptions de la vie des cours occitanes dans L. M. Paterson, *The World of the Troubadours. Medieval Occitan society, c. 1100-c. 1300*, Cambridge, 1993, p. 100-104 et R. Harvey, *Courtly culture in medieval Occitania*, dans *The Troubadours. An Introduction*, éd. by S. Gaunt and S. Kay, Cambridge, 1999, p. 8-27. D'autres observations, surtout à propos des aspects de la production et de la diffusion de la littérature vulgaire, dans W. Meliga, « Il pubblico dei testi cortesi », dans *Lo spazio letterario del Medioevo. 2. Il Medioevo volgare*, Vol. III. *La ricezione del testo*, Roma, 2003, p. 79-123.

⁶ Sur cet aspect, voir K. W. Klein, *The Partisan Voice. A Study of the Political Lyric in France and Germany, 1180-1230*, The Hague-Paris, 1971, p. 127-152 ; sur le modèle de fonctionnement, voir W. Paden, « Pour un modèle de la communication chez Bertran de Born », dans *Ensi firent li ancessor'. Mélanges de philologie médiévale offerts à Marc-René Jung*, Alessandria, 1996, vol. I, p. 119-129.

sirventes que Bertran a composés contre le roi Alphonse II d'Aragon⁷. Le roi Alphonse avait pris part au siège de Hautefort pendant l'été 1183 avec Richard Cœur-de-Lion, après la mort d'Henri le Jeune (*lo Rei Jove*, fils majeur du roi Henri II d'Angleterre) et la dissolution de la ligue contre Richard ; pendant ce temps, Alphonse devait avoir contribué en quelque manière à la chute du château de Bertran. Ce qui nous intéresse ici, c'est que la *razo* est partagée en deux parties⁸, assez bien définies, dont la seconde renferme l'histoire de la famille d'Alphonse et de ses méfaits publics, en bonne correspondance avec le poème commenté, tandis que la première nous présente un récit tout à fait indépendant, dont seulement une partie peut être considérée comme nécessaire pour comprendre l'aversion de Bertran pour le roi d'Aragon. Nous y trouvons en effet l'explication du rôle joué par Alphonse dans la chute de Hautefort – exemple de *laida fellonia*, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure⁹ – la prise subséquente du château par Henri II (et non Richard, comme le voudrait la vérité historique¹⁰) et la rencontre mélodramatique entre Bertran et le roi d'Angleterre. Leur colloque, où l'un est en colère et l'autre craintif¹¹, s'ouvre par les mots provocateurs d'Henri à propos de la nécessité pour Bertran de disposer dans une telle situation de tout son « es-

⁷ Cf. J. Boutière-A. H. Schutz, *Biographies des troubadours. Textes provençaux des XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1964 et 1973 (avec traduction française). Par le sigle *BdT* on renvoie à A. Pillet-H. Carstens, *Bibliographie der Troubadours*, Halle (Saale), 1933. Les poèmes de Bertran sont cités à partir de l'édition (avec traduction française) de Gérard Gouiran (G. Gouiran, *L'amour et la guerre. L'œuvre de Bertran de Born*, Aix-en-Provence 1985).

⁸ Ce sont les § 1-22 et 23-31 de l'éd. Boutière-Schutz cit., p. 107-109.

⁹ Éd. Boutière-Schutz cit., n° XI, L, § 23. Selon la *razo* (§ 3-7), la conduite du roi d'Aragon a été particulièrement méchante, parce qu'elle est le produit d'une trahison (Bertran et Alphonse étaient amis, et le premier avait donné de la nourriture au compagnon qui était en train de l'assiéger en échange d'un déplacement des machines de guerre vers une partie de la muraille encore solide, tandis que le deuxième avait immédiatement révélé la faiblesse des défenses, avançant ainsi la chute du château) et parce qu'Alphonse y gagne de l'argent.

¹⁰ La chute de Hautefort est racontée plus brièvement dans la *razo* XI, K, où c'est Richard Cœur-de-Lion qui met le siège, mais où il semble qu'il s'est agi plutôt d'une reddition de Bertran sans combat (éd. Boutière-Schutz cit., p. 103, §§ 5-6). On a une autre référence à la perte de Hautefort dans la *razo* XI, H (éd. Boutière-Schutz cit., p. 92, § 9), mais là, ce sont Henri II et Richard ensemble qui assiègent la forteresse. Il est probable que les deux seigneurs ont pris part à l'histoire, bien qu'à des moments différents, comme nous le suggère le même Bertran dans le poème *BdT* 80.20 *Ges de far sirventes no'm tartz*, où *lo reis e'l coms Richartz* accordent leur pardon à Bertran, quoiqu'à la fin ce soit le roi seul qui donne le *julfament* sur Hautefort (éd. Gouiran cit., n° 18, v. 9-10, 51-52).

¹¹ Le roi Henri « *receup molt mal* » Bertran (éd. Boutière-Schutz cit., p. 106, § 8), tandis que la *razo* XI, H ajoute que celui-ci « *ac gran paor* » quand il arriva en présence du roi (p. 92, § 10).

prit » – lui qui avait déclaré qu’il ne lui en fallait pas plus de la moitié –, et atteint son sommet à la déclaration dolente par Bertran de la perte de toutes ses facultés intellectuelles après la mort d’Henri le Jeune :

[...] *e·l reis Enrics si·l dis : « Bertrans, Bertrans, vos avetz dig que anc la meitatx del vostre sen no·us ac mestier nulls temps, mas sapchatx qu’ara vos a el ben mestier totx. » « Seingner, dis En Bertrans, el es ben vers qu’eu o dissi, e dissi ben vertat. » E·l reis dis : « Eu cre ben qu’el vos sia aras faillitx. » « Seigner, dis En Bertrans, ben m’es faillitx. » « E com ? » dis lo reis. « Seigner, dis En Bertrans, lo jorn que·l valens Joves Reis, vostre fillx, mori, eu perdei lo sen e·l saber e la conoissensa. »*

[(...) et le roi] lui dit ainsi : « Bertran, Bertran, vous avez dit que vous n’avez jamais eu besoin même de la moitié de votre esprit ; mais sachez qu’aujourd’hui vous avez bien besoin de cet esprit tout entier !
 • Seigneur, dit Bertran, il est bien vrai que je l’ai dit, et j’ai dit vrai ». Et le roi dit : « Je crois bien qu’aujourd’hui cet esprit vous manque. • Seigneur, dit Bertran, il me manque bien. • Et comment ? dit le roi.
 • Seigneur, dit Bertran, le jour que mourut le vaillant Jeune Roi, votre fils, j’ai perdu l’esprit, le savoir et la connaissance. »

Après cet échange de mots, suivent les larmes et la défaillance du roi, puis le pardon de celui-ci et la réconciliation entre le seigneur et son vassal, avec la restitution de la liberté et du château et l’indemnisation des dégâts¹².

La rencontre entre Bertran et le roi Henri est sans doute « bien émouvante dans sa simplicité épique »¹³, mais ce que nous trouvons dans la première partie de la *razo* nous offre un portrait très attrayant de notre troubadour : Bertran y joue le rôle d’un chevalier loyal et preux mais aussi d’un parleur très intelligent et avisé, correspondant tout à fait à l’image d’habitué des cours que nous présentent d’autres poèmes et *razos*. Au beau milieu de l’épisode – et en particulier dans la pathétique scène finale où Bertran évoque le souvenir du Jeune Roi devant son père et ce qui s’ensuit – il y a le *sen* de Bertran et la vantardise qu’il en avait faite auparavant, plusieurs fois ou publiquement, vantardise qui était peut-être arrivée jusqu’aux oreilles du roi. Il faut aussi remarquer qu’il s’agit d’un véritable *gap* chevaleresque, même s’il s’inscrit en dehors du domaine des armes et des combats, où généralement des chevaliers s’adressaient ces vantardises. C’est ce qu’a bien compris le rédacteur de l’une des deux *vidas* de Bertran, où il souligne en même temps le *gab* de Bertran et la conscience qu’il avait de sa

¹² Éd. Boutière-Schutz cit., § 9-16, p. 107-108.

¹³ *Bertran de Born, sein Leben und seine Werke*, hgb. von A. Stimming, Halle 1879, p. 41 (« in ihrer epischen Einfachheit wahrhaft ergreifend »).

propre valeur (« *E Bertrans de Born si·s vanava qu'el cujava tan valer que ja no cujava que totz sos sens l'agues mestier* »)¹⁴.

Mais ce qui en découle de particulièrement intéressant pour nous, c'est que l'origine de l'histoire de la rencontre entre Bertran et le roi Henri ne peut pas être ramenée, même de loin, au poème commenté par la *razo* (on ne peut le faire, comme nous l'avons vu, que pour sa deuxième partie) ni, en toute vraisemblance, à la fantaisie d'un jongleur ou d'un rédacteur de *razos*. Les motifs et les éléments narratifs de l'histoire – les rapports entre seigneur et vassal, la franchise de leur entretien, l'amour de Bertran pour le Jeune Roi – et la revendication du *sen* avec la vantardise qui lui est associée nous offrent un portrait élevé et efficace en même temps, évoquant une attitude noble et sage, portrait dont la vraisemblance est à vrai dire assez improbable dans le contexte de la lutte politique et militaire en cours. C'est de ce tableau que se dégagent la fascination et la cohérence de cette histoire, qui, pour son idéologie et sa force de persuasion, ne peut que provenir du milieu même à qui étaient destinés les poèmes de Bertran, un milieu dont les personnages partageaient le rôle de protagoniste et de public du message qu'il transmettait.

On peut trouver cependant une cohérence plus étroite entre le *sen* de Bertran, évoqué dans la *razo*, et certains passages de ses poèmes. Bertran lui-même y fait référence dans deux *sirventes*, *Ges de far sirventes no·m tartz* (BdT 80.20) et *Un sirventes on motz non faill* (BdT 80.44) :

*Ges de far sirventes no·m tartz,
Anz lo fauc senes totz affans.
Tant es sotils mos geins e m'artz
Que mes m'en sui en tal enans
E sai tant de sort
Que ve·us m'en estort ;
Que comte ni rei
No·m forssan ni grei.*¹⁵

¹⁴ Éd. Boutière-Schutz cit., n° XI, A, b, § 7, p. 68 (« Et Bertran de Born se vantait d'avoir tant de valeur qu'il ne pensait pas avoir jamais besoin [de se servir] de tout son esprit »).

¹⁵ Éd. Gouiran cit., n° 18, v. 1-8. Le texte de ces vers est le même que dans la dernière édition d'Albert Stimming (*Bertran von Born*, hgb. von A. Stimming, Halle 1913, p. 64) tandis qu'Antoine Thomas (*Poésies complètes de Bertran de Born*, par A. Thomas, Toulouse, 1888, p. 207) et Carl Appel (*Die Lieder Bertrans von Born*, neu hgb. von C. Appel, Halle, 1932, p. 49) choisissent

Je ne mets pas longtemps à composer un *sirventes*, au contraire, je le fais sans la moindre difficulté. Mon adresse et mon art sont si subtils que je me suis mis dans une position favorable, et je sais tant de tours de magie que me voici tiré d'affaire : ni comtes ni rois ni peines ne peuvent me contraindre.

Un sirventes que motz no·ill faill

Ai fag, c'anc no·m costet un aill :

Et ai apres un'aital art

Que s'ai fraire, german ni qart,

Part li l'ou e la meailla,

E s'el puois vol la mia part,

Ieu l'en giet de comunaila.

Tot lo sen ai dinz lo seraill,

Si tot m'an donat gran trebaill

Entre N'Azemar e·n Richart.¹⁶

J'ai composé un *sirventes* où chaque mot fait mouche, car cela ne m'a jamais coûté une gousse d'ail : j'ai appris à me comporter de telle sorte que, si j'ai un frère, un cousin germain ou second, je partage avec lui l'œuf et la maille, et, si ensuite il veut ma part, je l'exclus alors de la communauté.

pour le v. 5 la lecture « *eç ai tan de sort* », comme le fait aussi William Paden (*The Poems of the Troubadour Bertran de Born*, ed. by W.D. Paden Jr.-T. Sankowitch-P. H. Stäblein, Berkeley-Los Angeles-London, 1986, p. 251: « *e s'ai* »). La tradition manuscrite est partagée en deux (*e sai tant* mss. ADIK, *qe tan sai* ms. F | *et ai tan(t)* mss. CE), mais la lecture *sai* « je sais, je connais » nous semble préférable par le sens de *sort* et convenir davantage au ton de la vantardise. On fera remarquer au passage que *sort* ne veut pas dire « chance » (comme le souligne Gouiran, *L'amour et la guerre* cit., p. 358) mais plutôt « destinée » ou bien « divination », et par là « enchantement » et peut-être « artifice, duperie », comme dans *Flamenca* (*Le roman de Flamenca*, par U. Gschwind, Berne, 1976], v. 1789-1791: « *Ben es artos | e sobre totz homes ginos; | saps pron d'agur e pron de sort* »). À des capacités de divination de Bertran semble renvoyer un passage de la *razo* XI, H (éd. Boutière-Schutz cit., § 7, p. 91) adjointe à *BdT* 80.20 (si le commentaire se réfère bien à ces vers) : à propos des disputes entre Bertran et son frère Costantin pour la possession du château de Hautefort, la *razo* nous dit que l'accord entre les deux frères avait été pris un jour funeste selon les prévisions astrologiques (comme nous le savons, le malheur sera le lot de Costantin, qui sera chassé de Hautefort par Bertran sans être évidemment au courant de ces disputes, comme l'était au contraire son frère).

¹⁶ Éd. Gouiran cit., n° 16, v. 1-10.

J'ai toute mon intelligence sous clef, quoique Aimar et Richard
m'aient donné bien du mal.

Bien sûr, on ne peut pas parler d'une dérivation de la vantardise qu'on trouve dans la *razo* à partir de celle de ces vers, et même pas d'une influence de celle-ci sur celle-là : il nous importe plutôt de noter dans ces passages une concordance de contenu à propos d'une image de Bertran, poète et en même temps personnage, qui devait certainement circuler dans les cours qu'il fréquentait ou dans lesquelles couraient des bavardages à son sujet. Dans ces milieux, on devait raconter sur le *sen* de Bertran des histoires comme celle qui a été transmise par la *razo* XI, L et notre troubadour devait donc y être connu par son « esprit » prompt et souple aussi bien que par la force de son bras (mais on commence à voir qu'il y a des éléments pour dire que le premier prévalait sur la seconde).

On remarquera que les mots par lesquels cet « esprit » est indiqué dans les *sirventes* et dans la *razo* ne sont pas des synonymes : à la signification plus ample et même plus élevée du point de vue intellectuel de *sen* (« esprit, raison », dans les définitions précises du dictionnaire d'Emile Levy¹⁷) s'ajoutent celles plus pratiques et parfois grossières de *art* (« artifice, ruse ») et *genh* (« habilité, adresse, art, ruse », « manière d'agir, conduite »). Mais, les événements dans lesquels le *sen* de Bertran est mis à l'épreuve nous suggèrent que ce sont toutefois les dernières qui l'emportent : le *sen* ne sera donc pas le principe souverain qui règle la conduite courtoise, indiqué par d'autres troubadours¹⁸, ni la faculté intellectuelle (*sen natural*) que beaucoup de *vidas* attribuent aux troubadours¹⁹ ni non plus le « bon sens » écarté par la « folie » des Limousins « pleins d'entrain » dont nous parle Bertran lui-même²⁰, mais plutôt l'habilité et la ruse dont il faut se servir pour mener à bonne fin ses propres projets à l'intérieur des querelles difficiles et complexes du monde féodal. C'est bien sur ce *sen* que Bertran bâtit sa réputation de châtelain judicieux et adroit, capable de maîtriser les situations défavorables et de les tourner à son profit. Ce sera aussi l'opinion du rédacteur de sa première *vida*

¹⁷ E. Levy, *Petit dictionnaire provençal-français*, Heidelberg, 1909, s.v.

¹⁸ On peut voir par ex. dans E. Köhler, *Sociologia della fin'amor. Saggi trobadorici*, trad. it., Padova, 1976, p. 81, 89, 95, 107.

¹⁹ M. S. Corradini Bozzi, *Concordanze delle biografie trovadoriche*, vol. II (M-Z) con Appendice e Formario, Pisa, 1987, p. 86.

²⁰ *BdT* 80.14 : éd. Gouiran cit., n° 12, v. 43-44 (« *Lo sen venserem ab foudat, | nos, Lemosin, et envezat* »).

qui, très efficacement, définit Bertran comme un homme capable de « *ben tractar mals e bens* »²¹.

Nous trouvons dans la chanson d'Elias de Barjols qu'on appelle du *cavalier soisenbut* (*BdT* 132.5) une confirmation de la notoriété effective de l'« esprit » de Bertran. Il s'agit justement d'une imitation de la chanson de la *domna soisenbuda* de Bertran (*BdT* 80.12 *Domna, pos de mi no·us cal*). Dans le texte d'Elias, c'est précisément le « *sen* [...] *d'En Bertran* » qui est invoqué²², avec d'autres qualités illustrées par onze autres barons et chevaliers, pour composer le « *cavalier benestant* ». Selon l'éditeur d'Elias, Stanislaw Stro•ski (qui date *BdT* 132.5 avant 1191), ce Bertran ne saurait être que notre troubadour²³. Stro•ski ne fait aucune référence à la *razo* XI, L ni aux deux *sirventes* où Bertran se vante de son *sen*, mais l'interprétation du savant polonais est certainement confortée par le rapport que nous venons de montrer entre les poèmes et la *razo* à propos du motif de la vantardise sur le *sen*, avec la réputation qui en a résulté²⁴. La première partie de la *razo* XI, L ne serait donc qu'un écho, certainement proche, quoique pas nécessairement contemporain, de cette réputation de Bertran. Parmi les effets de cet écho on peut bien compter la très probable « distorsion » quant aux conditions réelles d'une possible rencontre entre le roi Henri II et Bertran et les arguments qui auraient pu être échangés dans leur colloque ou l'on peut même penser tout simplement à une invention – à mon avis improbable – de tout l'épisode²⁵ : cela ne change rien en ce qui concerne l'interprétation de

²¹ Éd. Boutière-Schutz cit., n° XI, A, a, § 3, p. 65.

²² *Le troubadour Elias de Barjols*, édition critique par S. Stro•ski, Toulouse, 1906, p. 3 (n° I, v. 24).

²³ *Le troubadour Elias de Barjols* cit., p. 150; S. Stro•ski, « Recherches historiques sur quelques protecteurs des troubadours : les douze preux nommés dans le *cavalier soisenbut* d'Elias de Barjols », dans *Annales du Midi*, XVIII (1906), p. 473-493 et XIX (1907), p. 40-56, à p. 56.

²⁴ Cela même en tenant compte des critiques successives de Stanley Aston, qui a émis des doutes sur la datation de *BdT* 132.5 et sur son attribution à Elias de Barjols : S. C. Aston, « Observations sur la datation de quelques troubadours », dans *IV^e Congrès de langue et littérature d'oc et d'études franco-provençales, Avignon (7-13 septembre 1964)*, s. l. et d. [mais Paris, 1970], p. 91-105. Parmi les savants cités par Stro•ski, *Recherches historiques* cit., seul Antoine Thomas (*Poésies complètes de Bertran de Born* cit., p. 110) relie le passage d'Elias à Bertran de Born.

²⁵ Une rencontre entre Henri II et Bertran est racontée aussi dans la *razo* XI, H (comme nous allons voir), tandis que dans la *razo* XI, K c'est Richard Cœur-de-Lion qui est avec Bertran après la chute de Hautefort (selon ce que nous dit le poème commenté *BdT* 80.21 : éd. Gouiran cit., n° 17, v. 5-12) ; d'autre part (comme nous l'avons déjà remarqué à la note 7), le poème *BdT* 80.20 ne nous aide pas du tout à résoudre ce petit problème, puisque Bertran y parle seulement du pardon d'Henri II et de Richard et du jugement à lui favorable sur Hautefort. Il est tout de

l'histoire qui nous a été transmise, produit d'un très intéressant va-et-vient entre les poèmes (de Bertran et d'Elias de Barjols), les *razos* et cette « réputation », qui se répondent et s'éclaircissent réciproquement.

Pour reprendre la célébration que Bertran fait de son propre « esprit », il faut encore remarquer que le *sirventes* déjà mentionné *BdT* 80.20 est à compter parmi ceux qui ont été composés juste après la restitution de Hautefort par Henri II et Richard Cœur-de-Lion, les deux seigneurs de Bertran qui avaient participé à la prise précédente du château²⁶. À propos de cette restitution, la *razo* XI, H nous donne d'autres renseignements, après avoir évoqué le premier colloque avec Henri II par un renvoi à l'*estoria* qui se trouve dans XI, L. Dans XI, H nous découvrons qu'il y a eu un deuxième entretien avec le roi d'Angleterre, vraisemblablement à la suite du premier mais cette fois sur un ton relâché et plaisant, et surtout d'intéressants renseignements sur l'autre affaire qui touchait Hautefort, celle de la dispute de Bertran avec son frère Costantin pour la propriété du château²⁷. Dans cette affaire, l'« esprit » de Bertran trouve le moyen d'être encore célébré, mais ici il s'agit certainement de son adresse et de sa ruse dans l'action, qui se manifeste par la *fellonia* précédemment exercée à l'égard de Costantin (c'est le roi Henri qui le remarque, en s'amusant), ainsi que par la prévoyance de Bertran, qui demande la transcription du jugement favorable du roi sur la possession de Hautefort pour détourner son frère d'éventuelles revendications, qui ne manqueront pourtant pas de se produire ensuite sur le conseil de certains barons qui le soutenaient²⁸ :

Mas quan lo reis Enrics li rendia Autafort, dis solazan ves de Bertran: « Sia toa, ben la des tu aver per rason, tan gran fellonia fezis debes ton fraire. » Et En Bertrans s'engenoillet denant lui e dis: « Seingner, granx merces! Be·m platx aitals jutgamenx.

même très probable qu'il y ait eu une rencontre après la chute du château – avec Richard (comme le veut la *razo* XI, K et le *sirventes* *BdT* 80.21) et non avec Henri II ; mais ce dernier ne pouvait pas ignorer ce qui s'était passé à Hautefort, dont il devait connaître le seigneur, au moins du fait qu'il a fréquenté les réunions de la cour royale et a été en contact avec les autres fils d'Henri, Henri le Jeune et Geoffroy de Bretagne (la position « réductionniste » d'O. H. Moore qui juge impossible que Bertran ait connu en personne les Plantagenêts [p. 61], n'est pas acceptable ; voir « Bertran de Born et le Jeune Roi », dans *Romania*, LI (1925), pp. 46-75).

²⁶ Éd. Gouiran cit., n° 18, v. 9-10 : « *lo reis e·l coms Richartz | m'ant perdonat lor maltalans* ».

²⁷ Il s'agit d'une question à laquelle Bertran fait plusieurs allusions dans ses *sirventes* et qui est reprise dans les *vidas*, dans les *razos* XI, G et justement XI, H. Cette *razo* ajoute que ce fut Costantin qui se plaignit auprès du roi Henri et de Richard Cœur-de-Lion, juste avant le siège de Hautefort, et que le roi lui donna son aide contre Bertran (éd. Boutière-Schutz cit., § 8-9, p. 92).

²⁸ Éd. Boutière-Schutz cit., § 12-20, p. 92.

» E·N Bertrans intret el castel, e·l reis Enrics e·l coms Richartz s'en torneron en lor terra ab lor gen. Quant li autre baron qu'ajudavon Constanti auziron so e viron qu'En Bertrans avia ancaras lo castel, foron molt dolen et irat e conselleron Costanti qu'el se reclames d'En Bertran denan lo rei Enric, que·l mantenria ben en razon. Et el si fetz. Mas Bertrans mostret al rei lo jutgamen qu'el avia fait, car el l'avia ben fait escrire, e·l reis s'en ris e·is sollasset. En Bertrans s'en anet ad Autafort e Costantis no·n ac altra razo.

Mais lorsque le roi Henri rendit Hautefort à Bertran, il lui dit en plaisantant : « Qu'elle soit à toi ; tu dois bien l'avoir par justice (?), [puis-que] tu as fait une si grande félonie envers ton frère ! ». Bertran se mit à genoux devant lui et dit : « Seigneur, grand merci ! Un tel jugement me plaît fort ». Bertran entra dans le château ; le roi Henri et le comte Richard retournèrent dans leurs terres, avec leurs gens. Lorsque les autres barons qui aidaient Constantin apprirent cette nouvelle et virent que Bertran avait encore le château, ils furent attristés et fâchés et conseillèrent à Constantin de se plaindre de Bertran auprès du roi Henri, qui le soutiendrait bien et selon le droit. Ainsi fit-il. Mais Bertran montra au roi le jugement qu'il avait rendu (car il l'avait fait soigneusement écrire), et le roi en rit et s'en divertit. Bertran s'en alla à Hautefort, et Constantin ne tira de lui rien de plus.

Évidemment, en « esprit » on peut comprendre une conduite et des moyens qui se trouvent à la limite et parfois au-delà du licite, mais qui en tout cas n'empêchent pas que Bertran, par les mots mêmes du roi Henri, obtienne « selon le droit » (*per razo*)²⁹ la possession du château. La *gran fellonia* qu'Henri rappelle, *solazan*, à Bertran est celle rapportée peu avant dans la *razo*³⁰ : à un accord entre les deux frères, à l'initiative de Bertran, s'ensuivit la volte-face de ce dernier et l'expulsion de Costantin de Hautefort. Il est intéressant de remarquer que l'expression est presque identique à celle qui se trouve dans la *razo* XI, L pour stigmatiser la conduite d'Alphonse d'Aragon à l'époque de la prise du château par Richard Cœur-de-Lion : évidemment, trahir un accord ou sa propre parole ne devait pas être une action très rare – quoiqu'en flagrant contraste avec la morale chevaleresque en formation ces jours-là, du moins à ce que les chroniques et les romans nous disent³¹ – et surtout, cela devait être toléré et justifié, comme la

²⁹ Ou « légitimement », comme le veut l'éd. Gouiran cit., p. 346. Le point d'interrogation dans la traduction de l'éd. Boutière-Schutz n'a pas de raison d'être : l'expression n'a pas ces sens dans Levy, *Petit dictionnaire* cit., mais on la trouve bien chez d'autres troubadours.

³⁰ Éd. Boutière-Schutz cit., § 5-6, p. 91.

³¹ Cf. J. Flori, *Richard Cœur de Lion. Le roi-chevalier*, Paris, 1999, p. 424-432.

razo XI, H le souligne par deux fois, à l'air amusé qu'Henri II prend à ce propos. D'autre part, c'est Bertran lui-même qui se montre tout à fait insouciant d'un jugement moral dans la *tornada* du *sirventes* BdT 80.20 :

No·m cal d'Autafort
Mais far dreich ni tort,
Qe·l jutgamen crei
Mon signor lo reï³².

A propos d'Hautefort, peu m'importe désormais le droit, peu m'importe le tort : je crois le jugement de mon seigneur le roi.

Il est encore à remarquer que la *fellonia* de Bertran est confirmée par la chronique de Geoffroy de Vigeois, qui, dans son bref récit de la prise de Hautefort, nous dit explicitement que Costantin en était expulsé *per prodicionem*³³, tandis que Bertran, dans les trois *sirventes* qui touchent à la question de la possession du château (les BdT 80.20 et 80.44, déjà mentionnés, avec le BdT 80.11 *Cortz e guerras e joi d'amor*), attribue toujours la responsabilité de la querelle à son frère et ses partisans, qui n'auraient pas voulu en partager la seigneurie³⁴. Justifié ou non par la conduite de ses adversaires, le *sen* de Bertran n'aura finalement pas été très différent de celui mis en œuvre par plusieurs héros de l'épopée contemporaine, qui dans leurs tours de force ajoutaient la ruse et la tromperie à la valeur militaire (on peut penser par ex. à Guillaume d'Orange), personnages bien connus du public de Bertran et des gens de sa classe.

On peut encore ajouter que la célébration de l'« esprit » de Bertran dans les poèmes BdT 80.20 et 80.44 concerne deux des trois *sirventes* qui touchent à la querelle de la possession de Hautefort. Il faut prendre garde à ne pas forcer les

³² Éd. Gouiran cit., n° 18, v. 49-52. À propos de ces mots, C. Appel, *Bertran von Born*, Halle (Saale) 1931, p. 63 nous dit qu'ils « s'accordent plus à l'insolence de la force qu'à une bonne conscience » (« klingen mehr nach Übermut des Macht als nach einem guten Gewissen »).

³³ *Les biographies des troubadours en langue provençale...*, par C. Chabaneau, Toulouse, 1885, p. 22. Même si la position de Geoffroy est défavorable à Bertran pour ses rapports familiaux et politiques, la *fellonia* de Bertran est confirmée par la *razo* XI, H (cf. W. D. Paden Jr., « De l'identité historique de Bertran de Born », dans *Romania*, 101 [1980], p. 192-224, à p. 202).

³⁴ Éd. Gouiran cit., n° 15, v. 33-35; n° 16, v. 4-7; n° 18, v. 41-48. D'autre part, la *razo* XI, G nous donne de Costantin un portrait qui n'est pas exemplaire, où à ses qualités militaires se joignent l'indifférence pour les valeurs aristocratiques et la haine contre son frère ; de plus, la *razo* relate que, précédemment, c'était lui-même qui s'emparait de Hautefort (éd. Boutière-Schutz cit., § 1-2, p. 88).

données, parce que les trois *sirventes* peuvent être groupés seulement en partie dans un possible « cycle de Hautefort »³⁵ du fait de la présence dominante d'autres thèmes (luttres féodales, éloge de la guerre) : cependant, il est difficile de ne pas voir dans ces rapports un trait typique de Bertran, qui en définitif intéresse toute la production « politique » de notre troubadour.

En effet, bien que la poésie de Bertran présente un caractère collectif et social, où les valeurs et la culture de la classe aristocratique à laquelle il appartient se manifestent par des images et des formules très évocatrices, ce sont des connotations plus spécifiquement locales – propres au groupe des barons limousins et aquitains jaloux de leur indépendance – et de classe – avec des vassaux de moyenne condition, où il faut mettre Bertran lui-même – et finalement carrément personnelles relatives à Hautefort, qui constituent la « manière » de Bertran et qui, à bien considérer, éveillent chez lui la volonté de chanter³⁶.

Dans ces conditions, parmi les épreuves de l'action politique et économique, ce sont les qualités de l'« esprit » qui offrent les meilleures chances de succès, bien plus que le courage et la force nécessaires dans les combats militaires. Du poète des armes et de la guerre³⁷, en dépit des propos belliqueux de certains vers – projets guerriers généralement repoussés dans l'avenir ou mis de côté par manque de moyens financiers³⁸ –, la « réputation » qui circulait sur Bertran de Born nous lègue un portrait assez différent.

³⁵ C'est le choix de Gérard Gouiran dans son édition (éd. Gouiran cit., p. CXCII) : aux poèmes *BdT* 80.11, 20 et 44, l'éditeur ajoute encore *BdT* 80.21 – composé après la prise de Hautefort par Richard Cœur-de-Lion, avec la réconciliation qui s'ensuivit et la possible restitution du château, événements qu'on retrouve dans la *razo* XI, K (éd. Boutière-Schutz cit., p. 103-106) – qui cependant n'évoque pas la querelle avec Costantin (éd. Gouiran cit., n° 17, vv. 1-13, 61-64).

³⁶ P. G. Beltrami, « Bertran de Born il giovane e suo padre (appunti sulla maniera di Bertran de Born) », dans *Studi testuali* 5, Alessandria, 1998, p. 25-55, à p. 25 parle justement de « tensione al concreto e all'occasionale » et d'un « prendere parte » de Bertran.

³⁷ Voir au contraire G. Gouiran, « Bertran de Born, troubadour de la violence ? », dans *La violence dans le monde médiéval*, Aix-en-Provence, 1994, p. 237-251 et, pour ce qui nous intéresse ici, déjà Gouiran, *L'amour et la guerre* cit., p. I.

³⁸ Cf. Gouiran, *Bertran de Born*, p. 244-245 ; Beltrami, *Bertran de Born* cit. ; *BdT* 80.29 : éd. Gouiran cit., n° 28, v. 13-14.